

Economie du sous-développement :

A.O. HIRSCHMAN - Stratégie du Développement, Ed. Ouvrières - 1964

Les analyses du sous-développement nous ont jusqu'alors confrontés avec les cercles vicieux et les multiples préalables à résoudre simultanément : thèse de l'effort minimum sans lequel une augmentation du produit serait entièrement absorbée par un accroissement de la population, préalables psychologiques et autres. Ces analyses nous "ont apporté beaucoup d'aperçus valables, mais leur effet cumulatif ... risque fort de susciter de sérieux doutes sur les chances d'un développement économique quelconque". Le livre de HIRSCHMAN est d'abord l'expression d'un désaccord avec certaines idées reçues en matière de développement.

En effet, la théorie de la croissance et plus singulièrement le modèle de HARROD-DOMAR, transposés aux économies sous-développées, sont parfaitement inadaptés. Dans ce modèle, une économie a un certain revenu Y , une fraction SY de ce revenu est épargnée, et en situation d'équilibre, investie. Cet investissement engendre une nouvelle capacité de production. Si cette capacité de production est pleinement utilisée, l'accroissement de la production, et donc du revenu qui en résulte

est : $dY = \frac{I}{k}$, où k est le coefficient d'intensité de capital. Donc $dY = \frac{Y \cdot s}{K}$ et $\frac{dY}{Y} = \frac{s}{k}$, ce qui signifie que le revenu s'accroîtra à un

taux égal au quotient de la propension à épargner par le coefficient d'intensité de capital. Or, dans les économies sous-développées épargne et investissement sont interdépendants : "l'épargne dépend beaucoup plus de l'apparition de nouvelles occasions d'investissement et de la suppression de divers obstacles à l'investissement que de la hausse du revenu." De même, il n'existe pas un seul coefficient de capital, mais un très grand nombre dont la caractéristique principale est l'instabilité.

De plus, la théorie de la croissance équilibrée selon laquelle les différents secteurs d'une économie en développement doivent progresser de pair afin d'éviter les difficultés de débouchés - une entreprise isolée ne créant pas "sa propre demande" - rend également nécessaire la "grande poussée" évoquée par ROSENSTEIN-RODAN. Cette théorie aboutit en fin de compte "à la conclusion qu'une économie industrielle moderne entièrement nouvelle et autonome doit se superposer au secteur traditionnel stagnant également autonome. Elle conduit à la nécessité d'un développement simultané sur plusieurs fronts et elle ne rend pas compte de la manière dont "l'équilibre de sous-développement" peut être rompu.

Ainsi la stratégie de HIRSCHMAN est-elle en désaccord avec la doctrine de la croissance équilibrée, c'est selon l'auteur même cette "opposition instinctive... qui m'a fait prendre conscience que j'avais

acquis sur les problèmes de développement ~~un~~ point de vue original, qui mériterait peut-être d'être exploré systématiquement".

En fait, la croissance procède non pas d'équilibres successifs simultanément atteints, mais de tensions entraînant des compensations. "Selon ce point de vue, la planification consiste alors à mettre systématiquement en oeuvre des dispositifs d'entraînement", et l'objectif d'une théorie et d'une politique de développement réside donc dans la recherche des conditions dans lesquelles les décisions peuvent être provoquées par des dispositifs d'entraînement ou des mécanismes d'induction. Ainsi, la croissance se propage-t-elle des secteurs de pointe vers les autres secteurs et "faut-il conserver plutôt qu'éliminer le déséquilibre dont les profits et les pertes sont les symptômes dans une économie compétitive. Si cette économie doit continuer à se développer la tâche de la politique du développement est de maintenir les tensions, les disproportions, les déséquilibres."

C'est un raisonnement analogue que l'on doit tenir si l'on veut dégager les séquences d'investissements les plus efficaces et le développement procède de séquences de déséquilibres judicieusement choisies.

Le choix des investissements est régi par le même principe et l'arbitrage à faire entre les investissements d'infrastructure économique et sociale - I.E.S. - (routes, équipements sanitaires, etc.) et les activités directement productives - A.D.P. - doit s'inspirer de cette recherche des séquences les plus efficaces.

Les recommandations usuelles d'optimisation conduisent à minimiser la somme IES + ADP, donc à rechercher un développement équilibré des deux types d'investissements. Mais cet équilibre n'est pas souhaitable car il "n'engendre pas les stimulants et les pressions qui rapportent ce dividende de décisions d'investissement induites." Le choix doit se porter sur la série qui entraîne le plus d'investissements induits. Dans l'alternative : priorité à IES et retard des ADP, ou priorité aux ADP et retard des IES, c'est la deuxième solution qu'il faut choisir. "Un excès d'IES ne fait essentiellement que faciliter les décisions... mais il invite plutôt qu'il n'oblige. Il en va à l'opposé de l'effet d'induction d'une insuffisance d'IES. Si ce goulot d'étranglement est ressenti comme tel, il suscitera forcément des efforts pour y remédier de la part de ceux qui en pâtissent ou qui ont à gagner de son élimination".

Le plaidoyer en faveur d'un développement par insuffisance d'IES doit cependant être assorti d'assez nombreuses réserves et l'auteur reconnaît l'existence d'un rapport IES/ADP minimum, c'est à dire "un point où la production des ADP ne peut augmenter que si l'IES est développée". Une autre réserve doit être également formulée, c'est celle relative au dynamisme économique des entrepreneurs; s'il est insuffisant la formule peut mener à la stagnation plutôt qu'à la croissance, mais cette réserve est écartée; "car il n'en sera ainsi que dans une communauté dont le comportement est devenu totalement irrationnel et où les réactions créatrices ont été étouffées. Mais quelle formule de développement peut-on espérer voire réussir dans une communauté de cette sorte ?"

Dans les secteurs d'activités directement productives, le choix des investissements doit partir de la distinction entre deux types de mécanismes d'incitation : les effets de liaison en amont "c'est à dire que toute activité non primaire déterminera des efforts pour produire localement les inputs qui lui sont nécessaires"; et les effets de liaison en aval : "c'est à dire que toute activité qui ne répond pas exclusivement à des demandes finales déterminera des efforts pour utiliser ses out puts comme in puts dans ses activités nouvelles."

Aussi, le choix des investissements consistera à maximiser ces effets en chaîne, en privilégiant par exemple les industries dont le degré d'interdépendance est élevé, qui déclenchent des investissements et resserrent le tissu inter-industriel. Cette option en faveur des secteurs ayant le maximum de liaisons en amont conduit à accorder la préférence aux industries de transformation de produits importés, se situant au stade des "touches finales". Celles-ci peuvent être dans un premier temps "des industries d'importation enclavées", mais elles fournissent dans un deuxième temps un puissant stimulant pour le développement de l'agriculture. L'histoire de l'industrialisation de certains pays d'Amérique latine illustre ce processus où assez rapidement le capital industriel et commercial de ces pays a recherché les occasions de renforcer localement sa base de matières premières. Le même processus ne joue pas de la même manière pour les effets de liaison vers l'aval car s'"il est ordinairement possible d'exploiter certains effets de liaison en aval... le champ des opérations de ce genre est strictement limité."

Cependant si "la liaison aval ne peut être considérée comme un mécanisme d'induction indépendant... elle apporte un important et puissant renfort à la liaison en amont" aussi ces deux types de liaison doivent-ils être combinés. Faute de cela une industrie d'importation enclavée ne produit pas les effets perturbants favorables aux développements induits. En fin de compte, ce qu'il faut rechercher pour les économies sous-développées, c'est "d'absorber d'un seul coup des morceaux de valeur ajoutée aussi gros que leur permet leur capacité d'assimilation."

L'idée selon laquelle la croissance procède d'une succession de tensions entraînant des compensations conduit l'auteur à analyser les perturbations les plus typiques des économies sous-développées : inflation, balance des paiements et pressions démographiques.

En ce qui concerne l'inflation, il faut distinguer l'inflation stérile et l'inflation "qui n'est pas entièrement mauvaise", la distinction proposée porte sur le fait que les distorsions sont ou ne sont pas éliminées au fur et à mesure de l'inflation, la "bonne inflation" est celle qui induit des investissements dans les secteurs signalés par la hausse des prix.

De même, c'est à tort que l'on considère trop généralement la pression démographique comme un obstacle au développement : "la population est fermement reléguée au dénominateur de l'expression (revenu par tête) que nous cherchons à maximiser".

Ce type d'analyse n'est valable que dans la mesure où il y a plein emploi des facteurs de production, ce qui est rarement le cas dans les économies sous-développées. Par contre, on sous-estime les effets positifs de la tension démographique car "l'activité déployée par la communauté pour empêcher la chute de son niveau de vie la rend plus capable de contrôler son environnement et de s'organiser pour le développement".

En résumé, la Stratégie du Développement Economique proposée par HIRSCHMAN consiste, non pas dans une vaine recherche d'un équilibre et d'une harmonie incompatibles avec l'idée même de développement, mais au contraire, dans "un effort pour tirer le meilleur parti de cette relation positive entre le développement et les tensions qu'il crée..."

"Nombre de pays en voie de développement prouvent aujourd'hui que leurs politiques ne sont pas nécessairement enfermées dans ces stériles dilemmes. Ils commencent à comprendre la nature du processus de développement et découvrent que les pressions et les tensions qu'il crée n'y font pas forcément obstacle, mais peuvent aussi être mises à son service."

Bruno LE COUR GRANDMAISON